

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4^{ÈME} ANNÉE, No 171. — SAMEDI, 13 AOUT 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES

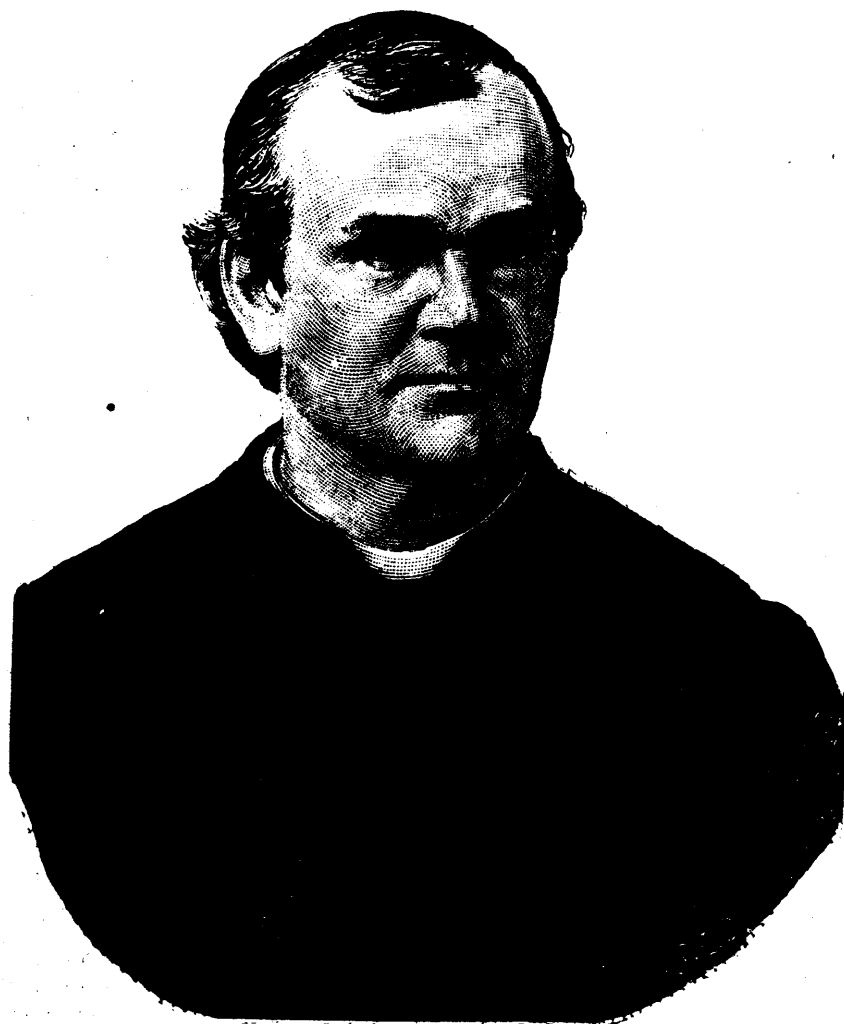
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



GASTON ROULET, PEINTRE FRANÇAIS



L'ABBÉ MCGLYNN,
(EXCOMMUNIÉ) PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ANTI-PAUPÉRISTE DE NEW-YORK



LE PRINCE DE SAXE-COBOURG,
ÉLU PRINCE DE BULGARIE

était retrouvée, mais elle venait des auditeurs, et Sœur Thérèse avait raison.

Le ministre ne savait que dire et balbutiait, mais la supérieure l'interrompt en lui disant :

— Je suis fâchée de vous avoir occasionné tant d'ennuis, M. le Trésorier, mais vous le voyez, mes comptes sont bien tenus.

Ce trait vous donne une idée des admirables qualités de l'administratrice.

. Si vous vous voulez connaître maintenant la bonté de la femme, demandez aux gardiens, interrogez les pauvres du village, questionnez et vous verrez ce que l'on vous répondra.

Le cerveau toujours en travail, cette excellente religieuse sait tout, a l'œil à tout et connaît tout.

Un gardien a-t-il une nombreuse famille, il reçoit ce qui lui est nécessaire pour l'élever convenablement; des sœurs font la classe à ses enfants et un nouveau né vient-il encore augmenter ses charges, la layette est prête.

Je l'ai vue passer dans les salles, au milieu des patients et même parmi les agités et, vraiment, je n'ai été témoin que de marques de sympathie et de respect de la part de ces malheureux.

L'ingratitude est un vice d'homme raisonnable, et un fou, si fou qu'il soit, ne perd jamais la mémoire du cœur.

. La parenthèse a été un peu longue, je la ferme pour continuer notre visite.

Nous pénétrons dans le quartier des femmes. Celles-ci sont inoffensives, les genres de folies sont nombreux, il y a des maniaques et des démentes, assises, debout, ou se promenant en pensant aux chimères qui hantent leur cerveau déséquilibré.

Une jeune fille, très jolie, aux yeux langoureux, nous regarde et joint les mains. Le Dr Bourque l'interroge.

— Oh! docteur, je vais aller au ciel, je veux voir les anges, écoutez, écoutez...

Et nous l'entendons chanter, d'une voix adorablement douce, une romance plaintive, l'*envers du ciel*, je crois, dont les paroles sont de ce pauvre Charles Ouimet, qui nous a quittés il y a quelques années.

Ce chant fait mal à entendre, mais la jeune fille semble heureuse et ravie des voix qu'elle croit entendre et des visions qui passent devant ses yeux.

Une autre demande à sortir. On la magnétise, dit-elle, pendant la nuit, elle souffre, puis elle change de sujet, elle veut aller en Angleterre...

Ailleurs, c'est une femme d'un certain âge qui répète constamment que son frère a été tué par des bandits, qui lui ont arraché les yeux et retourné les intestins.

Nous continuons, nous traversons de longs corridors, une jeune irlandaise nous suit en tricotant et nous demande la faveur de la laisser aller à Montréal pour embrasser ses enfants. C'est une alcoolique.

On nous présente une femme très forte, très corpulente, assise dans une chaise berçante. C'est encore une alcoolique; elle a été élevée chez les Ursulines et a reçu une excellente éducation. Quels déboires, quelles désillusions, quels drames l'ont jetée dans l'ivrognerie?

. Nous montons plus haut. Quel bruit, quels cris! C'est le département des agitées.

Le Dr Bourque va droit à une grosse fille, âgée de dix-huit ans à peine, une vraie colosse, qui pèse deux cent quarante livres et se balance en chantant.

— Quelle est la plus folle, Marie?

— C'est moi!

C'est la seule que j'ai entendue avouer sa folie.

En voyant la supérieure, plusieurs malades se précipitent de son côté et lui embrassent les mains. L'un de nous reçoit un maître coup de poing en pleine poitrine et, en quittant les agitées, nous sommes gratifiés, chacun à notre tour, d'une claque au bas des reins, que nous octroie une des folles.

Nous visitons les vieilles infirmes. Elles sont toutes d'une propreté incroyable, elles ont les cheveux rasés et rien n'est plus pénible que de voir ces cheveux blancs tout courts. Mais l'hygiène l'exige.

Pauvres vieilles elles sont là toutes assises, dans de bonnes chaises confortables, le dos au mur, prenant un bain de soleil et radotant des choses impossibles.

Ailleurs nous voyons les idiots, inconscientes, masses de chair, sans regard, sans pensée, vivant comme des végétaux.

Ce n'est pas gai.

. Nous passons dans le quartier des hommes.

Un patient nous fait un sermon et récite un confiteur qui n'a rien de commun avec celui de l'Église.

Les autres l'écoutent en riant et nous disent : "Est-il fou, celui là!"

En voici un qui porte au cou un chapelet auquel sont suspendues plus de cent médailles. On ne peut en rien tirer aujourd'hui, il est de mauvaise humeur, paraît-il.

Un autre a la manie des richesses.

— Combien as-tu de vergers? demande le docteur.

— J'en ai plus de vingt, et il y en a qui font le tour de la terre dans bien des places.

Un pauvre diable passe son temps à prier constamment.

— Combien as-tu dit de chapelets depuis ce matin, dit Sœur Thérèse?

— Douze, ma Sœur.

— Tu as perdu du temps, alors!

Un Anglais présente une requête, tout un volume, à l'honorable M. G. Duhamel.

C'est la chose la plus incohérente que j'ai jamais lue.

On nous fait entrer dans le quartier des idiots, bien idiots ceux là, car ils ne demandent que deux choses pour être heureux, un piano et un joueur de violon. Ils ne s'entendent pas cependant, car il sont divisés en deux camps, l'un réclamant le piano, l'autre le joueur de violon. La discussion dure depuis quatorze ans.

. Plus loin ce sont les gâteux et là, le spectacle est d'une tristesse impossible à décrire.

Plus d'espoir, plus rien, les malheureux sont condamnés à mourir tels qu'ils sont, sans que jamais le moindre changement puisse se faire dans leur état.

Les pauvres diables n'ont conscience d'aucun de leurs actes.

Le matin on les lève de leur lit dans un état de malpropreté incroyable. Les paillasses doivent être vidées et brûlées tous les jours et, malgré le travail qu'exige ce nettoyage quotidien, nous remarquons que les dortoirs de ces êtres dégradés sont aussi nets et aussi propres que ceux des autres quartiers.

Ce qu'il faut de patience et de soins pour en arriver là!

Dans le même département nous voyons des monstres, des horreurs de l'humanité.

On nous fait remarquer un pauvre garçon âgé de 18 ans, pas plus grand qu'un enfant de huit ans, il est aux trois quarts aveugle, sa figure accuse cinquante ans, ses traits sont déformés, ses membres étiques... c'est affreux!

En voici un autre âgé de 15 ans, il a la tête énorme, grosse deux fois comme le corps. Il est sourd, muet, idiot, et ne s'est jamais tenu debout depuis sa naissance. Il est couché et restera dans cette position jusqu'à sa mort.

Bientôt, nous entrons dans la salle des vieillards infirmes, paralysés ou tombés en enfance. Nous remarquons un cataleptique. On lui lève les bras et ils restent dans la position qu'on leur a donnée. Le malheureux est inconscient.

Je rencontre là le fameux centenaire, le père Lessard, qui se dit âgé de cent dix ans. Il semble avoir encore bon pied, bon œil, mais la tête est faible. Il voudrait sortir, mais il serait peu prudent d'accéder à sa demande.

Il ne nous reste plus qu'un quartier à visiter, celui des agités (hommes).

Tout ce monde s'agite, en effet, remue, crie, hurle. En entrant, nous sommes en présence d'un colosse, qui, en nous apercevant, nous accueille par une bordée d'injures, le Dr Bourque essaie de l'apaiser, mais en vain, quand une jeune religieuse, toute petite, toute mignonne, sort du cercle que l'on faisait autour de l'énergumène, va droit à lui et lui parle.

Ma foi, j'ai tremblé pour elle, mais bientôt nous vîmes le colosse baisser la tête, nous tourner le dos et aller se mettre dans un coin, calme et silencieux comme un petit enfant en pénitence.

Eh bien! ce résultat était dû à la reconnaissance qu'il éprouvait pour cette sœur qu'il savait être sa bienfaitrice, sa protectrice, son soutien.

N'est-ce pas admirable?

. Je vous fais ce récit en courant, car il faudrait un volume pour entrer dans les détails.

Notre visite est terminée, nous avons bien parcouru trois ou quatre milles dans les escaliers, dans les corridors et dans les salles. Mes jambes demandent grâce, mais il nous faut encore voir les cuisines, où des fourneaux immenses sont occupés tout le jour; la buanderie, où trente tertiaires et patientes lavent et repassent; la cor-donnerie, d'où sortent toutes les chaussures de l'établissement; la boulangerie, la forge, la fabrique de matelas, les séchoirs, les ateliers de couture, les jardins, la ferme, les écuries, les étables, etc., etc.

Enfin, à sept heures, nous rentrons, il est temps, nous marchons depuis plus de trois heures, et quand on nous prie de passer dans la salle à manger, personne ne se fait prier.

. Après le souper, une surprise nous attend. Comme on a déjà joué, il y a deux mois, une très jolie pièce, *Arthur de Bretagne*, rendue par des amateurs et des gardiens, on a préparé à la hâte une seconde représentation, à laquelle on nous prie d'assister.

Bien que la soirée soit déjà avancée, nous acceptons; nous retournerons à Montréal quand nous pourrons.

La salle est bondée, une centaine de patients sont assis, entourés de Sœurs, de tertiaires et de gardiens.

L'aumônier est conduit à la place d'honneur, ayant à sa gauche l'honorable solliciteur-général, et à sa droite l'honorable sénateur Trudel.

L'excellent orchestre, sous la direction de M. Lecours, de la Longue-Pointe, et du Dr Prieur, se compose de jeunes amateurs de beaucoup de talent.

L'ouverture de *Jeanne d'Arc*, de Gounod, a été très bien rendue.

Bien que je ne fasse pas de critique théâtrale, je puis bien dire que la pièce a été jouée avec beaucoup de sentiment et même avec un goût remarquable.

Pendant un entr'acte, un incident nous a beaucoup amusés :

Un patient, jeune homme de vingt à vingt-deux ans, d'origine anglaise, très bien mis, se leva et vint trouver la supérieure.

— Auriez-vous la bonté, ma Sœur, dit-il, de me présenter à cette jolie demoiselle qui se trouve près de vous?

— Oui, oui, mon garçon, tout à l'heure.

— C'est que, voyez-vous, je suis d'âge à me marier et cette jeune fille me plaît beaucoup.

— Plus tard, plus tard, la pièce continue.

Il est parti enchanté, en se dandinant, et cinq minutes après ses idées de mariage avaient dû s'envoler pour faire place à d'autres.

. Voici, je crois une après-midi et une soirée bien remplies et je vous avoue qu'elles compteront dans ma vie.

Je n'ai pas la prétention d'avoir fait une description de l'asile, ma plume n'a pas dit tout ce que mes yeux ont vu, mais ce qu'elle a oublié, je vous le dirai peut-être un jour, quand j'entreprendrai sérieusement l'histoire de cette maison remarquable qui n'a que quatorze ans d'existence et qui ne doit pas avoir de rivales, je crois, sur la terre américaine.

Je suis sorti de cet établissement rempli d'admiration pour les Sœurs. Je les avais déjà appréciées à l'hôpital, sur le champ de bataille, au berceau des enfants trouvés et au chevet des mourants, je les ai admirées une fois encore dans leur rôle auprès de ces malheureux que tout le monde repousse dans la société, mais que les bras des Servantes de Dieu reçoivent comme des enfants bien-aimés.



L'ALLAITEMENT DES NOURRISSONS PAR LES ANESSES A L'ASILE DES ENFANTS MALADES, A PARIS

EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

PAR M. L'ABBÉ PROULX, MISSIONNAIRE DANS LE VICARIAT APOSTOLIQUE DE PONTIAC

(Suite)

V

A MOOSE. — LA COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON

Moose ! Moose ! — Navigation pénible. — Les Monsoins. — La capitale de la Baie. — M. Cotter. — L'île de Moose. — Les magasins. — Les deux voiliers annuels. — L'agriculture. — L'élevage des bestiaux. — Un fin conteur. — Les Esquimaux. — Une galerie de tableaux.

LES Croi-és, au terme de leur long voyage, en apercevant les dômes et les coupôles de cette ville qu'ils cherchaient depuis si longtemps, à travers tant de fatigues, s'écrièrent dans les transports de leur joie, avec larmes : " Jérusalem, Jérusalem ! " Ce matin, à neuf heures, au détour d'une pointe, en découvrant tout à coup, à une petite distance, la capitale de la baie James, avec ses airs de culture et d'opulence, nous ne pûmes nous empêcher de nous écrier : " Moose, Moose ! " Enfin, nous avions traversé assez de forêts pour atteindre les eaux d'une autre mer, nous allions naviguer sous d'autres cieux, et, dans quelques jours, nous aurions fourni notre dernière étape.

Depuis cinq heures, nous descendions le courant, de temps en temps arrêtés par les cailloux, les hésitations et les tâtonnements des rapides plats. Qui l'aurait cru ? En entrant sur ce fleuve si large, nous pensions en avoir fini avec ces petites misères de navigation ; mais il paraît que, sous ce rapport, l'eau ressemble à l'esprit humain et à ses connaissances : souvent elle perd en profondeur ce qu'elle gagne en étendue et en superficie.

* *

A six heures, nous rencontrâmes trois canots sauvages qui remontaient la rivière en se faufilant le long du contour des baies, avec leurs petits chiens de chasse, à la tête et aux allures du loup, trotinant sur la grève. Le R. P. Gladu les salua, bêtes et gens, par un air de trombonne. C'était merveille de voir les barbets s'arrêter tout court, mettre le nez au vent, dresser les oreilles et écouter cette harmonie nouvelle pour eux, avec le plus grand étonnement ; ils paraissaient avoir beaucoup plus que leurs maîtres l'oreille musicale.

* *

Une côte longue, droite et élevée ; une rue unique longeant la côte ; sur la dite rue, alignées d'un seul côté, une cinquantaine de maisons, toutes appartenant à la Compagnie de la Baie d'Hudson, parmi lesquelles sont en proéminence

la résidence de M. Cotter, grande, élégante, bien peinte, couverte en zinc ; l'église épiscopaliennne avec sa tourelle carrée, surmontée de la flèche et du poisson traditionnels ; la demeure de l'évêque anglican, de nombreux magasins et hangars, un chantier pour la construction des bateaux, une poudrière construite en pierre, et un morlin à scie, marchant par la vapeur, flanqué de sa haute cheminée en briques ; sur une pente descendant en talus, disséminées çà et là, cinquante tentes en toile blanche où grouille, comme dans une fourmillière, le peuple des Monsoins, et, en face de la maison du bourgeois, sur la rivière, une quinzaine de bateaux et deux brigantins avec leurs mâts, leurs vergues et leurs cordages, qui se balancent sur leurs ancres ; c'est un port de mer, c'est une ville en embryon c'est la perle de la baie Moose, une surprise qui nous sourit au milieu de la solitude.

Les pavillons flottent en haut des mâts, en signe de réjouissance ; le bourgeois est sur le quai, pour tendre à Monseigneur la main de l'hospitalité. M. Cotter, entre les officiers de la Compagnie, occupe un des plus hauts grades dans l'échelle des promotions ; il est *chief-factor* (traicteur en chef) et, de plus, surintendant d'un vaste district qui comprend toute la partie orientale et

Le bourgeois, avec la plus grande obligeance, nous fit visiter son domaine. L'île, sur laquelle est bâti l'entrepôt du commerce de ces contrées, peut avoir deux milles et demi de long sur une longueur d'un demi-mille ; elle est couverte d'un beau bois d'épinettes, entrecoupé de sentiers qui forment de jolies promenades ombrées et odoriférantes. Moose se trouve à dix-huit milles de la mer ; plus bas, sur la rivière, les côtes sont à fleur d'eau pour y asseoir un établissement.

Les magasins renferment une quantité de belles pelleteries, empaquetées par ballots de cinq à six cents livres ; toutes les peaux du district se réunissent ici, pour prendre leur passage pour l'Angleterre ; puis, de là, devenues capots, casques ou mitaines, elles reviennent en Amérique, à Montréal, chez Lorge & Cie. Il reste emmassinées, sur les tablettes et dans les caves, des marchandises et des provisions pour un an, en cas que les vents et que les glaces empêchent les vaisseaux d'outre-mer d'arriver à destination.

Deux voiliers visitent la Baie chaque année, l'un s'arrête à Moose, l'autre va approvisionner les forts de Churchill et d'York. Le vaisseau jette l'ancre à huit milles en aval, le chenal n'étant pas assez profond pour lui permettre de monter jusqu'à la ville. Pendant une quinzaine de jours,

tous les bateaux de l'établissement, montés par des sauvages, sont occupés à faire des transports, des bâtiments aux magasins, des magasins aux bâtiments, c'est le beau temps de l'année à Moose, jour d'activité, de joie et d'abondance. Comme la cargaison de pelleteries se trouve trop légère, on est obligé d'entasser, à fond de cale, quantité de cailloux pour lester le navire. Dans deux siècles, les savants de ce temps-là, ignorant ce petit détail, se creuseront le cerveau et imagineront les théories les plus ingénieuses pour expliquer, sur les côtes d'Angleterre, la présence des cailloux de la Baie d'Hudson.

* *

Les jardins sont dans toute leur gloire, les divers légumes ont la plus belle apparence, les gadeliers sont chargés de leurs grappes encore vertes, les plates-bandes brillent nuancées de pensées aux couleurs les plus fraîches et les plus diverses. Chaque année, le bourgeois récolte plusieurs centaines de minots de patates, l'orge parvient aisément à maturité. Est-ce à dire que les bords immédiats de la baie James sont propres à devenir un pays agricole ? Je trouve hardie l'opinion de ceux qui se prononcent carrément pour l'affirmative. Il faut remarquer que l'île de Moose, par son élévation et ses facilités d'égouttement, se trouve dans des conditions de culture beaucoup plus favorables que toute la contrée circonvoisine. Quand bien même la saison serait assez longue, les nuits pas trop fraîches, les gelées pas trop hâtives, est-ce que, pour payer les travaux de l'agriculteur, le sol n'est pas trop froid, trop humide et trop exposé aux inondations printanières ?

Il n'y a pas de doute que le pays, dans ses conditions actuelles se prête admirablement à l'éle-



HAUT-CANADA. — Port Moose ; d'après un dessin du Rév. Père Paradis.

méridionale de la baie ; il a sous son contrôle les forts de la petite Baleine, de Rupert, d'Albany, de Martin's Fall, et une vingtaine d'autres dans l'intérieur. Le bourgeois, non seulement, est un homme d'affaires, mais encore un esprit cultivé, parfaitement renseigné en matière de science et de littérature.

— Vous ne vous ennuyez pas dans cet isolement ?

— Point du tout, dit-il. J'ai des livres ; deux ou trois fois par année, la malle m'apporte des massés de journaux et de Revue. La lecture embellit mes loisirs ; les livres sont des amis ; quant un homme le veut, il se crée, autour de lui, un monde intellectuel plein de calme où il trouve autant de plaisir que dans le monde des va-et-vient et des agitations. Puis, dans ce pays, où les écoles nous manquent, l'éducation de mes enfants occupe le meilleur de ma journée.

La bénédiction de Jacob est descendue sur cette maison, où grandit, dans la joie, dans la santé et dans l'affection mutuelle, une nombreuse et intéressante famille, gouvernée par la femme forte, qui est elle-même à la tête des soins domestiques, et qui sait, au besoin, faire les honneurs de son salon avec autant de grâce que de noble simplicité.

vage des bestiaux. La Compagnie a en mains un choix d'animaux domestiques de la plus belle race; deux îles en face de Moose s'appellent, à raison de leur destination, l'une l'île aux veaux, l'autre l'île aux cochons. Cette dernière fournit chaque année une certaine de pièces aux saloirs des Forts. Les taureaux sont robustes, vigoureux et puissants, les chevaux fiers et superbes; et une centaine de vaches laitières donnent un beurre de qualité supérieure; il n'en sort pas de meilleur de nos beurrieres canadiennes. Ce qui fait le fond de la nourriture, pour l'hivernement de ces troupeaux, est un foin sauvage, riche, succulent, qui croit dans des prairies naturelles, sur les rives de la baie; on le coupe au mois de juillet et d'août, à la marée basse, et on le transporte tout de suite, avec des chalands, sur les côtes de l'île pour le faire sécher. Maintenant, si des colons nombreux se mettaient à exploiter l'élevage sur une échelle considérable, ces prairies fourniraient-elles assez de fourrages pour pourvoir aux besoins de la population herbivore? Y aurait-il moyen d'en créer d'autres dans l'intérieur? La coupe et le charroyage du foin, s'ils continuaient à se faire sur le système actuel, ne mangeraient-ils pas tout le profit? C'est là le problème à résoudre, j'en laisse la solution à de plus sages; en attendant, je continuerai à croire que, dans quelques cents ans, les côtes de la Baie d'Hudson pourront nourrir une certaine population de Canadiens, mais peu nombreux, mais endurcis et déterminés.

.

M. Cotter est un causeur émérite et un fin conteur. Il connaît à fond le passé de sa Compagnie ainsi que toutes les histoires et toutes les légendes de la Baie. Les pieds tournés au feu, assis dans de larges fauteuils, devant la cheminée flamboyante, dont les flammes irrégulières éclairaient et égayaient l'appartement, nous avons passé une agréable soirée.

En écoutant le bourgeois, je croyais entendre un poète arabe, nous relatant, dans un style imagé et biblique, quelques-unes des féeries orientales. Il a vécu de longues années sur les confins des Esquimaux; il nous parle, avec beaucoup d'intérêt, de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leurs habits de peau qui les enveloppent chaudement des pieds à la tête, de leurs huttes ingénieusement construites en blocs de neige, de leurs kayaks, curieuses embarcations en peau de phoque. Voici: une légère charpente en bois ou en os, longue et étroite, est recouverte tout entière, de peaux de veau marin, n'ayant au milieu qu'une ouverture circulaire. L'Esquimaux y entre, s'assied les jambes étendues, et il attache autour de ses reins une espèce de sac, si serré que, même dans les grosses mers, pas une goutte d'eau ne peut pénétrer dans le bateau. Il tient par le milieu une longue rame, qui a une palette à chacune de ses extrémités, et il la plonge alternativement à droite et à gauche, maintenant son équilibre avec toute la dextérité d'un danseur sur la corde; il effleure la surface des vagues, rapide comme une flèche.

A ces titres d'homme d'affaires et d'homme de lettres, M. Cotter ajoute encore celui d'artiste. Il a appris la photographie, afin de pouvoir graver sur le papier le souvenir topographique que la mémoire serait tentée de laisser s'effacer. Il fit passer sous nos yeux, avec des explications tout à fait attrayantes, toute une collection de points de vue les plus curieux, qui représentent les côtes du Labrador et de la Baie d'Hudson. C'était une galerie de tableaux, peints par les palettes et les rayons du soleil, d'après nature, variés, pittoresques, grandioses, rustiques, sauvages.

(A suivre)

NOS GRAVURES

LES ANESSES A L'HOSPICE DES ENFANTS MALADES

N s'est beaucoup occupé dans ces dernières années, de la dépopulation de la France, et il a été constaté qu'une des causes principales de cet état de décroissance physique est la déficience de l'allaitement et de l'alimentation de l'enfance. Les

autorités médicales et M. le Dr Peyron, directeur de l'assistance publique, se sont efforcés de modifier et d'améliorer le système de nutrition, dans les établissements hospitaliers, en faisant allaiter les nouveaux-nés suivant les nécessités de leur constitution et de leur tempérament. A l'hospice des Enfants-Malades, rue de Sèvres, à Paris, existe une catégorie de garçonnets et de fillettes, pâles, malingres, souffreteux, dont l'aspect étioilé fait peine à voir. Ces malheureux enfants, que l'anémie et la chlorose déciment, ont hérité des vices organiques de leurs parents; comme eux, ils ont le sang corrompu.

Le nouveau-né est soumis à un régime spécial de nutrition des plus fortifiants. Autrefois, l'enfant atteint d'affections héréditaires était allaité chaque matin au pis de la chèvre, qui est réfractaire à tout germe contagieux. Si ce lait renferme des principes nutritifs des plus salutaires, il a, paraît-il, un défaut, c'est de communiquer par son absorption les accidents nerveux dont la chèvre souffre elle-même. C'est pourquoi l'assistance publique a dû faire choix d'un animal nourricier susceptible de procurer un lait ayant toutes les qualités du lait de chèvre sans en posséder les inconvénients. L'administration a donc fait installer, dans une écurie attenante au pavillon des enfants atteints d'affections contagieuses, une dizaine d'ânesses. Un simple couloir sépare cette écurie des deux salles réservées aux nouveaux-nés.

Rien de plus pittoresque, le matin, que le spectacle des bébés en maillot que l'on porte au pis de l'ânesse qu'ils tettent avidement; chaque infirmière arrive avec son petit banc à la main, elle le place sur la litière, à côté de l'ânesse qui se tient docilement debout, pendant que le petit malade avale à pleines gorgées un lait crémeux, reconfortant, d'un goût agréable.

De même que la chèvre, l'ânesse est rebelle à toute contamination. Cependant, on entend tout à coup dans l'écurie quelques braiments timides. Ce sont les ânonns qui se plaignent d'avoir été oubliés. Eux aussi tettent deux fois par jour au pis de l'ânesse. L'administration a sagement pensé qu'elle ne pouvait séparer sans inconvénient l'ânon de sa mère. En abandonnant l'ânesse à elle-même, il est à craindre, en effet, qu'au bout de fort peu de temps la bête nourricière se refuse à allaiter exclusivement les petits malades.

On a calculé que les ânesses peuvent nourrir habituellement pendant huit à dix mois. Passé cette période, elles sont remplacées et les ânes sont vendus. Le lait d'ânesse, dont nous avons dit plus haut les qualités vivifiantes, se rapproche considérablement par ses principes nutritifs du lait de nourrice. Il a, en outre, les effets les plus bienfaisants sur ces petits déshérités, qui, grâce à son emploi permanent, reconquirent petit à petit la vigueur et la santé.

Ne pourrait-on pas essayer ce système à Montréal?

M. MCGLYNN

La triste aventure de ce prêtre égaré est connue de tout le monde. Lancé dans un mouvement populaire désordonné, il s'est laissé entraîner par le tourbillon des idées excentriques et s'est attiré les foudres de l'Eglise.

Bien que sa faute ait été grande, on espère cependant qu'il se soumettra.

M. GASTON ROULLET

Vous connaissez déjà le nom de cet excellent artiste, peintre du département de la marine Française; tous les journaux ont parlé de lui et tous les amateurs de beaux arts sont allés voir ses œuvres exposées dans les salles de l'Art Gallery.

Médaille à plusieurs expositions, M. Roulet est un peintre remarquable dont la réputation grandit tous les jours. C'est un homme de quarante ans environ, pâle, aux yeux énergiques, d'une éducation parfaite et d'une grande distinction.

Après avoir visité le Tonkin, où il a vécu plus d'un an, M. Roulet est venu voir nos grands fleuves, nos forêts sans bornes et nos horizons infinis.

Il restera chez nous trois ou quatre mois

LE NOUVEAU PRINCE DE BULGARIE

Le jeune prince qui vient d'être nommé par la Sobranié de Tirnova, souverain de Bulgarie, s'appelle Ferdinand-Charles-Léopold-Marie de Cobourg, duc de Saxe; né le 26 février 1861, à Vienne, il est âgé de vingt-sept ans. Par sa mère, la princesse Marie-Clémentine, fille du roi Louis-Philippe, il est apparenté aux d'Orléans; par son père, il tient aux Cobourg, et est ainsi le neveu de la reine d'Angleterre, le cousin du roi de Portugal, le cousin au deuxième degré du roi des Belges. Le prince Ferdinand n'a pas que ces alliances pour le recommander aux suffrages des Bulgares. A Vienne, où on le connaît bien, on vante son esprit actif et pénétrant, l'étendue de ses connaissances. Il parle couramment l'italien, le français, l'anglais, le hongrois, outre l'allemand.

Il a parcouru toute l'Europe et a passé, en 1882, par Sophia, sans deviner sans doute qu'il serait appelé un jour à monter sur le trône dans cette ville. Il a appris dans l'armée autrichienne le métier des armes, servant une année dans un régiment de hussards, puis dans un régiment de chasseurs à pied. C'est à son château d'Ebenthal, dans les environs et au nord de Vienne, qu'un ami lui a apporté la nouvelle de son élection.

Comme l'annonçait une dépêche, son portrait a circulé parmi les députés de Sobranié avant le vote, et la bonne mine du prince a contribué à son succès. Nos lecteurs peuvent s'assurer par notre gravure que ce n'est pas là une flatterie du télégraphe. Le prince Ferdinand n'a pas à redouter le souvenir du prince Alexandre, qui était lui-même un fort bel homme et très prisé pour cela de ses sujets.

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de JUILLET a eu lieu le 6 AOUT dans la salle de l'Union St-Joseph.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix,	No.	9,848.....	\$50
2e prix,	No.	36,137.....	25
3e prix,	No.	12,003.....	15
4e prix,	No.	25,867.....	10
5e prix,	No.	25,174.....	5
6e prix,	No.	17,419.....	4
7e prix,	No.	17,028.....	3
8e prix,	No.	12,632.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

160	4,716	11,141	19,570	27,692	34,481
339	6,140	11,232	19,572	27,646	34,807
696	6,622	11,483	19,586	28,007	35,283
1,099	6,798	12,230	19,816	28,072	35,384
1,172	6,907	12,589	20,445	28,279	35,737
1,302	7,092	13,151	21,616	28,340	36,363
2,232	7,108	13,496	22,146	28,666	36,862
2,249	7,874	15,069	23,121	28,805	36,908
2,344	8,052	15,147	24,032	29,738	37,272
2,552	8,403	15,862	25,310	30,586	37,867
3,276	8,565	15,912	25,420	30,991	38,288
3,572	9,587	16,707	25,903	31,792	38,897
4,013	10,234	16,845	26,446	32,076	39,342
4,670	10,960	19,499	27,023	33,263	39,966
4,684	11,066				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois de juillet sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béland, No. 264, rue Saint-Jean, Québec.

Enlever la vieille peinture.—Faire fleurir 3 livres de chaux vives dans l'eau, ajouter une livre de pariase d'Amérique et amener le mélange à la consistance de la peinture et y laisser 12 à 14 heures, après ce temps on pourra enlever facilement la peinture.



LE BONHEUR CHEZ SOI

C'est dimanche, jour de repos. Le soleil est brûlant ; pourquoi affronter ses rayons ardents et la poussière du chemin ? Ne vaut-il pas mieux rester à la maison ? Voilà donc notre jeune couple, qui n'a pas encore à se précipiter d'une petite famille—patience, cela viendra—s'attablant et commençant une partie de bezigue qui ne finira que lorsque le soleil sera près de l'horizon. Alors on pourra tenter une partie de promenade dans les environs de la ville et la terminer dans un des nombreux restaurants que l'on y rencontre.

Le sourire de la jeune et robuste femme nous indique assez qu'elle a de bons atouts en mains, et que la partie est gagnée pour elle. La pipe de la bouche, son placide mari semble en prendre philosophiquement son parti. Que lui importe que la partie soit perdue ! Le bonheur de posséder une si belle et vaillante compagne le dédommage amplement de son échec au jeu.

N'y a-t-il même pas plaisir à se faire battre par un si gentil partner ? Jouez, braves gens, le bonheur est chez vous !

LE DUEL DANS L'ARMÉE ANGLAISE

Le duel est aujourd'hui tombé en désuétude dans l'armée anglaise, comme dans toutes les classes de la société britannique. Il arrive que des officiers échangent des coups de cravache ou se pochent les yeux à coups de poings ; il n'arrive plus qu'ils versent leur sang à raison de ces voies de fait ou d'un outrage quelconque. C'est aux tribunaux ordinaires qu'ils en appellent pour venger leur honneur. La chose est si bien entrée dans les mœurs, que neuf Anglais sur dix, au reçu d'une lettre de provocation, la transmettraient à leur sollicitor et feraient judiciairement poursuivre le provocateur, sans que cette conduite étonne personne.

Il ne faudrait pas croire que ces mœurs se soient établies naturellement. Elles sont le résultat d'une législation draconienne qui frappe le duel comme un crime et applique la peine de mort au survivant du combat le plus loyal, comme à l'auteur d'un vulgaire assassinat. Encore cette législation a-t-elle eu beaucoup de peine à s'imposer, car le duel, et le duel à mort, n'a fleuri nulle part comme dans l'ancienne armée anglaise. Un livre que vient de publier T. W. Douglas, ex-officier aux hussards du prince de Galles, donne à cet égard de curieux détails. Non seulement on se battait à outrance, mais on se battait ou soixante ans, il y a cinquante ou soixante ans, mais on se battait souvent sans témoins, dans un local clos et couvert.

C'est ainsi, par exemple, qu'eut lieu le fameux duel du capitaine Stoney avec un clergyman, le ré-

vérend M. Bate, rédacteur en chef du *Morning Post*. La cause de la querelle était un article insultant pour l'honneur d'une dame. Il avait été convenu que les combattants s'enfermeraient dans une chambre d'auberge, en tête à tête, pour se battre au pistolet d'abord, puis si c'était nécessaire à l'épée. Les deux balles ayant été échangées sans résultat, on mit l'épée à la main. Dès le premier engagement, le révérend eut la cuisse traversée de part en part. A son tour, le capitaine fut bientôt blessé au bras et à la poitrine. L'épée du clergyman s'étant faussée sur le sternum de son adversaire, il demanda à la redresser et, dans ce but, l'appuya sur le sol, sous son pied. C'est dans cette occupation peu ecclésiastique qu'il fut surpris par les gens de la maison, accourus au bruit et qui avaient fini par enfoncer la porte. On sépara les combattants. Il se donnèrent la main, et, le samedi suivant, le capitaine Stoney épousa la belle dont il avait pris la défense.

Un duel plus original encore fut celui d'un médecin militaire, le docteur Young, avec un officier de cavalerie. Le docteur Young conduisait des dames au Wauxhall, en canot, sur la Tamise, et jouait de la flûte. Remarquant qu'un canot où se trouvaient d'autres femmes avec des officiers suivait le sien et paraissait prendre plaisir à sa musique, il cessa de jouer. Aussitôt un des officiers lui demanda insolument pourquoi il s'arrêtait. "Parce que cela me plaît," répondit le docteur. — Et moi cela ne me plaît pas, répondit l'autre. Vous allez reprendre votre musique, ou je vous accoste et je vous

jette à l'eau." Le docteur Young, qui ne savait pas nager, reprit sa flûte et joua jusqu'au Wauxhall. Mais une fois sur le plancher des vaches, il avisa son homme dans une allée écartée et lui tint ce discours :

—Monsieur, pour ne troubler ni ma compagnie ni la vôtre, j'ai pu céder à votre arrogante requête ; mais je dois vous en demander raison. Si vous avez du cœur, vous vous trouverez demain matin à tel endroit, et nous nous battons à l'épée. Je désire que l'affaire reste entre nous et qu'il n'y ait pas de témoins.

L'officier accepta ces conditions, et le lendemain, à l'heure indiquée, il se trouvait au rendez-vous.

A son extrême surprise, il vit le docteur, qui l'attendait, tirer de sa poche un pistolet et le viser à la tête.

—Quoi ! s'écria l'officier, n'était-il pas convenu que nous nous battrions à l'épée ?

—Parfaitement, répliqua le docteur. Aussi n'est-il question pour le présent que d'un petit exercice préparatoire. Vous allez avoir l'obligeance de danser un menuet que je vais vous jouer sur ma flûte, à moins que vous ne préfériez que je vous brûle la cervelle.

—C'est un guet-apens ! un assassinat !

Le docteur resta inflexible. Il fallait danser ou mourir. Il dansa donc pendant un quart-d'heure. Sur quoi le docteur Young, remettant sa flûte dans sa poche, lui dit :

—Maintenant, monsieur, nous sommes quittes. Vous m'avez fait jouer hier contre mon gré ; je vous ai fait danser aujourd'hui. Je reste à votre disposition si vous voulez vous bat-

tre ; mais, en ce cas, ce sera devant témoins. Au plaisir de vous revoir, monsieur.

L'affaire en resta là.

CONNAISSANCES UTILES

Comment enlever les taches de fruit.—Placez l'objet sur un vase de manière qu'en vidant de l'eau bouillante sur le côté opposé que se trouvent les taches, l'eau puisse traverser l'article, et en peu de temps les taches auront disparu.

Le premier soin à donner à une personne qui vient d'ingurgiter une substance vénéneuse, consiste à lui faire avaler de l'huile.

L'huile empêche l'action rapide des effets du poison sur les parois de l'estomac et permet d'attendre l'arrivée du médecin, qui administre un contre poison, s'il y a lieu.

EAU DE ST-LEON

A. M. A. POULIN, Gérant de la Cie de St-Léon.

Depuis plusieurs années je n'ai fait que prendre des remèdes, dont le seul résultat était d'augmenter mon compte chez le pharmacien sans guérir la dyspepsie qui me conduisait au tombeau. Heureusement que par la voie des journaux j'ai connu les qualités de l'EAU MINÉRALE DE ST-LEON. Je me suis mis à en boire régulièrement, et au bout de quelques semaines j'ai trouvé une grande amélioration à ma santé. Je me fais un plaisir de recommander cette Eau Merveilleuse aux personnes atteintes de la terrible maladie qui a nom dyspepsie, convaincu que par un usage régulier elles s'en trouveront aussi bien que moi.

C. A. DAoust, 1003, rue Mignonne.

Montréal, 6 juillet 1887.

COMPAGNIE D'EAU DE ST-LEON

4, CARRE VICTORIA,

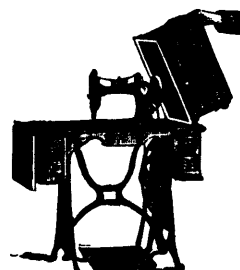
Téléphone 1432

MONTREAL

SUCCESSALES : C. Campbell, 69, rue Saint-Antoine, téléphone 1432 ; Mme Duplessis, 1602, rue Ste-Catherine.

AGENTS : E. Massicotte & Frères, 217, rue Ste-Elizabeth, téléphone 810 A ; B. McGale, 2123, rue Notre-Dame, téléphone 137 ; M. Chapelle, 64, rue Bonsecours.

AUX MODISTES



Chaque modiste achetant la Reine des machines à coudre, directe de

L'agence Levert

1595, rue Sainte-Catherine, aura droit comme prime à \$3 de patrons de modes de la plus haute nouveauté.

On prend des vieilles machines en échange et on vend à des conditions libérales.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation !

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux ; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonces et chèque, ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages.

GEO. P. BOWELL & CO, 10 Spruce St., NEW-YORK.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 282.—CHARADE

Mon Premier, hardiment, sur les toits se pro-
fèment.
Mon Dernier va partout où la pente le mène.
On peut apercevoir, de fort loin, mon Entier,
Que dominent ses tours et son donjon altier.

No. 283 —ANAGRAMME

En me rendant digne d'éloge
Je combattis en général,
Et de chez moi le pas déloge
Rats et souris, en général.

284.—CHOIX DE LETTRES

Choisir tour à tour, sur chacune des lignes horizontales, chacune des sept lettres dont l'association doit produire un nom historique français. Cet exercice, trois fois répété, donnera : un nom de poète, un nom d'orateur et un nom d'homme politique,

T	R	C
E	H	A
L	E	R
N	R	L
Y	I	I
E	E	E
N	R	R

SOLUTION :

No 281.—Le mot est : Aimé.

ONT DEVINÉ :

Mlle F. Dupuis, Montréal ; Alarie Renaud, Ottawa ; C. D. Latulipe, Québec ; Fortunat Bourbonnière, Montréal

GRANDE REDUCTION

—AU—

SALON DE LA MODE

1648, STE-CATHERINE

Vente à sacrifice d'un assortiment complet de Marchandises en Paille : Chapeaux à large bord, Chapeaux d'École, Chapeaux de Pique-Nique, Chapeaux d'Excursion les plus nouveaux, réduits de moitié.

Bonnets en dentelle, Fleurs, Plumes, Ailes, Articles en Jais, Nouveaux Objets de Mode, etc., etc.

Enfin, tout ce que l'on peut voir de plus élégant pour l'été se trouve chez

Mlle CHAMPAGNE

1648, rue Sainte-Catherine, Montréal

AMELIORATION !

A la demande d'un grand nombre de personnes, nous venons d'ouvrir un dépôt de la célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. LeFebvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où l'on pourra toujours s'en procurer au verre, par une pompe automatique et hydraulique, au prix modique de trois cents le verre.

E. MASSICOTTE & FRERE.

Nouvelle Source d'eau Minérale

A ST-LEON

Cette nouvelle source est la propriété de M. Antoine Chrétien, fabricant du grand remède "Le sauveur du peuple."

Cette eau est recommandée par tous les médecins en général et principalement par M. le Dr Crevier, qui en a fait l'analyse chimique. Voir l'annonce dans la *Minerve*, le *Monde* et le *Colonisateur Canadien*.

Bureau central à l'Industrie Laitière, chez

J. AGIARD,

14, RUE BONSECOURS, MONTREAL

Toute commande du gros et du détail pour le Canada et les Etats-Unis seront reçues et expédiées sous le plus court délai.

GRANDE VENTE

DE LA

Balance de Marchandises du print mps

Réduction spéciale dans les Manteaux pour Dames et Habillements pour Messieurs, spécialités de

ARCAND FRERES

111, RUE ST-LAURENT

GRANDE REDUCTION

— POUR —

LE TEMPS DES VACANCES !

La balance de toutes nos Marchandises d'été sacrifiée

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne

1886

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT - LAURENT - 18

MONTREAL



Chester's Cure !

Pour la
L'Asthme
Bronchites
Enrouements
Toux
Rhumes
Catharre
Etc, etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,

461, rue LaGauchetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00
" petite boîte..... 50

Agents demandés

465) Pépinière Fonthill (acres

LA PLUS GRANDE AU CANADA BUREAU CENTRAL: TORONTO, ONT.

Succursale : 242, rue St-Jacques, Montréal

CANADIENS COURAGEUX Agents demandés pour vendre notre stock en pépinières.

Emplacement stable à salaire fixe Les agents gagnent de \$40 à \$75 par mois et leurs dépenses. Envoyez votre portrait avec votre demande d'emploi à STONE & WELLINGTON, Montréal.

J. W. BEALL, Gérant de la succursale.

GASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 144, rue St-Laurent.

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycérine, Collefortes.
Huile d'Olive en pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI & JONAS Cie

10-RUE DE BRESOLES-10
BATISSE-DES-SOEURS) MONTREAL

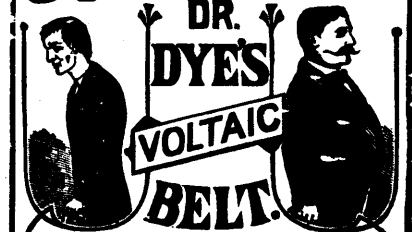
HENRY SCHMITH

19, RUE LEON XIII

Confection de CHEMISES par un tailleur pratique

Chemises de tous genres, à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie. Conditions modérées.

30 DAYS TRIAL



(BEFORE - AND - AFTER)

Electric Appliances are sent on 30 Days' trial.

TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD,

WHO are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING WEAKNESS, and all those diseases of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration of HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. The grandest discovery of the Nineteenth Century. Send at once for illustrated Pamphlet free. Address VOLTAIC BELT CO., MARSHALL, MICH.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (40 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois

\$60,000

SERONT TIRÉS

LE 17 AOUT prochain

COUT DU BILLET :

PREMIERE SERIE..... \$1.00
DEUXIEME SERIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE, Secrétaire.

No 19, RUE SAINT-JACQUES

MONTREAL

SAVONS MEDICINAUX

DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général ; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Rife, Hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Numéros et Usage des Savons

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.

Savon No 3—Contre les lentes, poux, morpions, etc.

Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 6—Pour la teigne.

Savon No 7—Pour maladie de la barbe.

Savon No 8—Contre les taches de rousseur et le masque.

Savon No 9—Contre les rhumatismes.

Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.

Savon No 11—Désinfectant.

Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rifle.

Savon No 13—Pour les crevasses.

Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.

Savon No 16—Contre les moustiques, maringouins, mouches noires, etc.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.

Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25cts) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la malle.

ALFRFD LIMOGES, St-Eustache, P. Q.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau: rue Saint-Gabriel, No 30, Montréal

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 13 août 1887

JEAN-JEUDI

TROISIÈME PARTIE — (Suite)

N'EN conviens... Il me semble impossible que tu songes à amener cette jeune fille ici, à l'hôtel de la Tour-Vaudieu... Ce serait dans trois jours le bruit du quartier, grâce aux racontars des valets, à qui l'on ne pourrait imposer silence...

— Aussi n'ai-je point du tout pensé à l'hôtel de la Tour-Vaudieu; mais ton père possède, rue de l'Université, un pavillon situé au milieu d'un grand jardin...

— C'est ma foi vrai, dit vivement Henri, je n'y pensais plus... Le pavillon est tout meublé et fort habitable. Caché comme un nid dans les vieux arbres, il n'est dominé de nulle part, et la curiosité des voisins n'existe point pour lui... Il serait difficile de trouver mieux et même aussi bien.

— Tu le mets à ma disposition?

— Avec un empressement dont tu ne doutes pas.

— Tu es sûr du consentement de ton père?

— J'en suis sûr, si mon père était à Paris... En son absence, je m'en passerai...

— Donne-moi donc l'autorisation et les clefs...

— A l'instant. Resteras-tu à dîner avec moi?

— Je le voudrais, mais j'ai pris rendez-vous avec René Moulin... Nous avons à nous concerter sur bien des points.

— Je n'insiste pas. Henri frappa sur un timbre.

Un domestique aussitôt se présenta.

— M. Martial Rigaud est-il à l'hôtel? lui demanda le jeune homme.

— Oui, monsieur...

— Prévenez-le que je le prie de vouloir bien venir me parler...

Au bout de cinq minutes Martial Rigaud, l'intendant du duc de la Tour-Vaudieu, franchissait le seuil du cabinet et, après avoir salué, se posait en point d'interrogation...

— Monsieur Rigaud, lui dit Henri, il s'agit d'un service à rendre à mon ami le docteur Etienne Lorient...

L'intendant s'inclina.

— Mon ami le docteur va recevoir de la campagne une de ses parentes, fort malade, pour laquelle un isolement absolu est indispensable... Comme il m'en parlait tout à l'heure, l'idée m'est venue de lui offrir notre petit hôtel de la rue de l'Université...

— Excellente idée, j'ose le dire! fit observer l'intendant. Nulle part l'isolement nécessaire ne saurait être plus complet... La rue est relativement silencieuse, la demeure bien aérée et le jardin plein d'ombre et de soleil... Cela semble disposé tout exprès pour une convalescence...

— Vous avez les clefs?

— Oui, monsieur...

— Veuillez donc, monsieur Rigaud, les remettre au docteur...

— J'aurai l'honneur de les lui apporter dans cinq minutes.

L'intendant sortit.

— Comment te remercier? demanda Etienne en serrant avec effusion les mains de son ami.

— En ne me remerciant pas... Ce que je fais est vraiment trop peu de chose, et je voudrais avoir à te rendre d'autres services, sinon plus importants du moins plus difficiles.

Etienne désigna de la main des brochures et des dossiers ouverts sur le bureau.

— Je t'ai interrompu dans ton travail... dit-il.

— Travail qu'il faudrait plutôt appeler distraction... répliqua le jeune avocat. Je compulsais d'anciens procès... Les chroniques de la cour d'assises me semblent plus intéressantes que les romans les plus émouvants!... Je dévore les causes célèbres... J'étudie les actes d'accusation, les réquisitoires, les plaidoyers... J'essaye de m'y former à l'école de nos grands avocats. Je lisais, ou plutôt je relisais tout à l'heure avec attention un procès très curieux, remontant à vingt ans déjà,

— Médecin à Brunoy? répéta-t-il vivement.

— Oui, mais je n'ai rien dit, et cela a déjà l'air de t'intéresser. Est-ce que tu sais quelque chose de cette affaire?

Le jeune médecin, ne voulant pas s'expliquer, répondit d'une façon évasive:

— J'en ai entendu parler... Et tu le trouves empoignant, ce procès?

— Au delà de toute expression... Il y a, selon moi, sur le crime du pont de Neuilly, un voile mystérieux que les jurés, les juges et les avocats ne me semblent point avoir soulevé... Le mécanicien, le neveu, a été condamné à mort et exécuté. Eh bien! ma conviction intime, absolue, est que le malheureux était innocent.

Un frisson secoua les membres d'Etienne.

— Une erreur judiciaire, alors?... murmura-t-il.

— Oui, et si la famille de cet infortuné existait encore, s'il était possible de provoquer une demande en réhabilitation basée sur des faits nouveaux, je me chargerais presque de prouver que l'homme dont la tête est tombée à la barrière

Saint-Jacques était un martyr et non un coupable! Oh! mon ami, quel plaidoyer!

Etienne Lorient écoutait Henri avec une émotion profonde.

Le crime de Neuilly! Le médecin assassiné!... Brunoy!

Les paroles de René Moulin à la fête de mistress Dick Thorn, le nom de Brunoy, répété sans cesse par Esther Derieux, la folle, tourbillonnaient dans son esprit, et Berthe semblait mêlée à ces choses sinistres...

Un instant il eut la pensée d'interroger Henri et de lui raconter ce qu'il savait.

Mais le secret de Berthe et de René n'était pas le sien, et d'ailleurs il avait juré de garder le silence.

Cependant il crut pouvoir demander:

— Quel était le nom du condamné?

— Paul Leroyer.

— Celui de la victime?

— Le docteur Leroyer.

— Le mécanicien mort sur l'échafaud avait-il une famille?

— Oui, une femme et deux enfants...

La coïncidence était étrange et frappa vivement Etienne.

Mme Monestier avait, elle aussi, deux enfants, et René Moulin, en vue d'une réhabilitation possible, cherchait les véritables meurtriers du médecin de Brunoy.

Angèle, restée veuve, pouvait avoir quitté le nom du supplicié...

Etienne poursuivit:

— Sais-tu comment s'appelaient les enfants?...

XXVI

Henri feuilleta des notes éparées devant lui et répondit:

— Abel et Berthe...

Le jeune médecin pâlit et frissonna.

Le doute cessait d'être possible...

Celle qu'il aimait était la fille d'un homme déclaré coupable d'assassinat, condamné à mort et exécuté!

Cependant, au bout d'une seconde, il reprit son sang-froid et demanda:

— Tu crois, m'as-tu dit, à l'innocence de Paul Leroyer?

— Ferme ment, je te le répète.

— L'acte d'accusation mentionnait-il l'existence de complices?



Il vit Plantade entrer dans le jardin et constata l'impossibilité d'épier ses mouvements. — P. 166, col 3.

et qui m'a été remis en mémoire par un incident de la fête de mistress Dick Thorn...

Etienne Lorient dressa l'oreille.

— Ah! ah! fit-il, quel incident?

— Tu sais bien, ce tableau vivant lugubre: Le crime du pont de Neuilly.

— Celui qui a produit sur la maîtresse de la maison une impression si vive?...

— Précisément...

— Ce n'est donc pas de la fantaisie pure, ce tableau? demanda Etienne, dont l'attention redoublait.

— Non, c'est de l'histoire... ou, si tu veux, de la légende... Empoignant au dernier point, ce procès!... On accusait un pauvre diable de mécanicien d'avoir assassiné son oncle, médecin à Brunoy.

Etienne tressaillit.

—On n'en citait aucun. Le neveu du médecin Brunoy était seul en cause... Or, de certains détails de ce procès obscur résulte pour moi la conviction qu'un hasard fatal a conduit Paul Leroyer sur le lieu du crime et fourni contre lui des preuves imaginaires... Il a expié le crime d'un autre.

—Tu plaiderais cela?...

—Avec une conviction absolue, et, on est bien fort quand on est convaincu, il me semble que j'aurais gain de cause...

—Le compte rendu de l'affaire du pont de Neuilly est imprimé, n'est-ce pas?

—Oui, c'est une cause célèbre.

—Où pourrais-je me procurer cette brochure?

—Je ne sais, et je crois que ce serait bien difficile, le tirage devant être épuisé depuis longtemps mais je mets à ta disposition l'exemplaire que voici...

—J'accepte et je te remercie.

On frappa discrètement à la porte du cabinet et, l'autorisation d'entrer ayant été donnée par Henri, l'intendant Martial Rigaud reparut.

—J'ai fait attendre ces messieurs... dit-il, ce n'est pas ma faute... Je suis certain qu'il existe deux trousseaux complets des clefs du pavillon. L'un d'eux est introuvable... Il a fallu chercher l'autre, ce qui m'a pris un peu de temps... Voici ces clefs...

Et il présenta le trousseau à Etienne en ajoutant:

—Je me permettrai de soumettre une observation à monsieur le docteur...

—Laquelle, monsieur Rigaud?

—Quand monsieur le docteur se propose-t-il d'installer sa malade?

—Demain.

—Je crois alors qu'il serait essentiel d'assainir le pavillon en ouvrant les fenêtres pendant quelques heures pour donner de l'air, et en faisant du feu dans les pièces principales...

—L'avis est judicieux, répliqua le jeune médecin, mais il sera temps demain matin de songer à ces détails...

—Monsieur Rigaud, dit Henri, il est inutile de faire savoir à qui que ce soit que le pavillon est habité... Je tiens à ce que tous nos domestiques l'ignorent absolument.

—Je n'en soufflerai mot à âme qui vive... répliqua l'intendant.

—J'y compte et je vous remercie...

M. Rigaud se retira. Etienne se disposa à en faire autant.

—Tu pars? lui demanda son ami.

Il le faut; je ne tarderai guère à te revoir, et peut-être aurai-je beaucoup de choses à t'apprendre...

—Des choses heureuses pour toi?

—Je l'ignore mais je le saurai bientôt.

Les deux jeunes gens se séparèrent.

Etienne remonta dans la voiture qui l'avait amené et se fit conduire rue Cuvier, à son domicile, où René Moulin devait l'attendre.

Son cerveau, chemin faisant, était en ébullition. Une circonstance fortuite venait de soulever un des coins du voile qui cachait le secret de Berthe et de René.

Berthe, fille d'un assassin, d'un guillotiné!

A cette pensée le docteur, malgré tout son amour frissonnait.

Mais il se rassurait en songeant que, d'après l'affirmation de Henri, bon juge en ces matières, le condamné était un martyr!...

Il serrait dans ses mains unies la brochure prêtée par le jeune avocat, et il murmurait:

—Moi aussi, j'étudierai ce procès, j'en approfondirai les mystères, et qui sait si, avec l'aide de Dieu et d'Esther Derieux rendue à la raison, je n'apporterai point la lumière au milieu des ténèbres?

Chez lui il trouva René et le mit en quelques mots au courant de ce qui se passait; mais il ne jugea point à propos de lui révéler immédiatement ce qu'il venait d'apprendre.

—Ainsi, demanda René après avoir donné son approbation complète à la démarche d'Etienne et l'avoir félicité du résultat obtenu, ainsi, demain nous pourrions amener Mlle Berthe au pavillon de la rue de l'Université?

—Oui. En voici les clefs... De bon matin nous donnerons de l'air et nous ferons du feu.

—Vous me conduirez au pavillon, et je me char-

gerai de tout. Maintenant il serait à propos de nous entendre avec votre oncle.

—Je vais, dit Etienne, lui écrire un mot pour le prier de venir ici tout de suite, s'il est chez lui, ou demain matin à la première heure, s'il est absent ce soir.

Etienne traça rapidement un billet de quelques lignes, et sa domestique le fit porter par un commissionnaire.

Il est inutile d'affirmer à nos lecteurs que la course de René Moulin à Belleville était restée sans résultat, et que Jean-Jeudi n'avait point reparu.

Au moment où le commissionnaire du docteur arrivait chez Pierre Lorient, ce dernier venait de rentrer, non pour se mettre au lit mais pour relayer, et il s'appuyait à remonter sur son siège.

Il lut le billet d'Etienne et demanda:

—Vous venez de la rue Cuvier, mon camarade?

—Par le plus court.

—Et vous y retournez?

—Directement, attendu que j'y loge...

—Eh bien! montez dans mon berlingot, je vas vous y conduire...

—A l'œil?

—Parbleu! sans ça je ne vous l'offrirais pas... Seulement, service pour service. J'ai à monter dans la maison d'où vous venez... Vous garderez mon fiacre pendant cinq minutes...

—Convenu...

La voiture roula. Le cheval marchait bon train. Au bout de fort peu de temps Pierre Lorient entra dans la salle à manger où Etienne et René achevaient leur repas.

Du premier coup d'œil il lut sur le visage des deux hommes que les nouvelles n'étaient pas mauvaises.

—Il me semble deviner que la jeune demoiselle est retrouvée... s'écria-t-il. Est-ce que je me trompe?...

—Non, mon oncle, grâce au ciel, vous ne vous trompez pas...

—Et comment ça est-il arrivé, mon cher garçon?...

—Je vais vous le dire; mais asseyez-vous d'abord... On va vous mettre au courant et vous servir...

—Nenni, j'ai dîné avant de relayer... Je boirai seulement une larme de ton vieux cognac...

Etienne raconta ce que nous savons.

Le brave cocher écoutait avec une attention et un intérêt faciles à comprendre.

—Bravo! dit-il quand le jeune médecin eut achevé son récit. C'est bigrement bien mené tout de même... Seulement faut pas s'arrêter à moitié chemin... Qu'est-ce que vous allez faire présentement?

Le docteur le mit au courant du projet conçu et qui devait être exécuté le lendemain.

Pierre Lorient se frotta les mains.

—Très bien! fit-il. Fameuse, l'idée! Mais il s'agit de penser à tout.

—Oublions nous quelque chose?

—Oui.

—Quoi donc?

—La plainte que j'ai portée... Vous avez déniché la jeune demoiselle... La police, à la fin des fins, peut faire comme vous... Or, comme vous ne voulez pas l'avertir et comme j'ai prétendu qu'on m'avait volé, ça lui semblerait bigrement drôle qu'on ait retrouvé, sans la prévenir, la personne qu'on enlevait dans mon fiacre... Pas contente du tout, la police... elle dérangerait vos plans et me ferait avoir de l'ennui...

—Ne pourriez-vous dire, mon oncle, que vous avez retrouvé votre porte-feuille avec l'argent qu'il contenait?...

—Hum! la finesse serait cousue d'un fil bigrement blanc! Réservez cette bourde pour le dernier moment, si nous n'inventons rien de mieux, et revenons à votre idée. Vous avez l'intention bien arrêtée d'enlever de là-bas la jeune personne et de manœuvrer de manière à ce qu'on ne puisse savoir ce qu'elle est devenue?...

—Cela nous paraît indispensable pour écarter d'elle de nouveaux périls... et nous comptons sur votre aide, mon cher oncle...

—Nous en causerons tout à l'heure, mais liquignons d'abord l'arrière: une fois la demoiselle prise à l'hospice, vous la conduirez, m'avez-vous dit, dans un endroit sûr?...

—Oui, mon oncle...

—Alors tout est bien; je retournerai à la préfecture en amateur, comme pour savoir des nouvelles... Si on retrouve la trace de la petite jusqu'à l'hospice quand elle n'y sera plus, sa disparition sera une complication nouvelle, voilà tout... C'est à vous de voir si on ne pourra pas la suivre à partir de là.

—Ce sera impossible...

—Parfait, alors!... Je suis censé, moi, ne point vous connaître... Mon affaire est mon affaire, et la vôtre... Moi, je cherche un voleur; vous vous cherchez une femme... Je saurai ce que j'aurai à répondre en temps voulu, si on me questionne... L'essentiel est qu'on ne s'occupe plus de vous...

—Si les agents se mettent en chasse, je me charge de les dépister... fit le mécanicien.

—Bon! Mais comment conduirez-vous la jeune demoiselle à son nouveau domicile?

—Il nous faudrait un fiacre bien large afin de la transporter presque couchée... répondit Etienne.

Pierre Lorient fit la grimace.

—Un fiacre, s'écria-t-il, mauvaise affaire! Tous les fiacres ont un numéro, et les guimbardes de remise aussi... D'ailleurs le cocher saurait où vous allez et pourrait le dire...

—Mais si le cocher c'était vous, mon oncle...

—Ah! parlons-en! Jolie façon de vous cacher et de prouver que nous ne nous connaissons pas!

—Au fait, c'est vrai... murmura René en réfléchissant. Comment faire?

—Un peu de patience... nous trouverons tout à l'heure. La maison où vous conduirez la petite est-elle au fond d'une cour?

—Au milieu d'un jardin, ce qui revient au même... dit Etienne.

—Une voiture peut y entrer?

—Parfaitement.

—Alors nous nous servirons d'une voiture...

—Mais, mon oncle, fit observer Etienne, vous opposiez tout à l'heure à ce mode de transport...

—Il y a voiture et voiture...

—Nous n'avons pas d'équipage de maître à notre disposition...

—Eh! qui vous parle d'un équipage de maître? Que diriez-vous d'une charrette de campagne?

—Suspendue?

—Parbleu! presque aussi douce qu'un huit-resorts, et garnie d'une bâche comme celle des maraîches des environs de Paris. Au fond, une dizaine de bottes de paille. Sur les bottes de paille un bon matelas... sur le matelas un *égledon*...

—Un *édredon*... interrompit Etienne.

—C'est justement que je dis, un *égledon*, et sur cet *égledon*, ou dessous, à votre choix, la jeune demoiselle... Un vrai lit de plumes, quoi!

—Mais ce serait parfait! s'écria René, d'autant mieux qu'on aurait l'air de transporter Mlle Berthe à la campagne, ce qui dépisterait les recherches...

—Admirable! Seulement, où trouver la charrette?

—Je m'en charge...

—Et le conducteur?

—Moi, parbleu! et non pas en cocher de Paris, mais en vrai campagnard, avec les gros sabots, le bonnet de coton et la limousine...

—Merveilleusement combiné, mon oncle! fit Etienne enthousiasmé; vous êtes l'homme des ressources.

—On n'est point Parisien et cocher de fiacre pour des prunes! répliqua Pierre. Les cochers de fiacre, vois-tu, c'est malin comme des singes. A quelle heure faudra-t-il se trouver demain à la porte de l'hôpital Saint-Antoine?

—A une heure précise de l'après-midi...

—On y sera... Maintenant verse moi encore un petit verre de ton vieux cognac, et trinquons à la réussite de l'entreprise...

René Moulin, cette nuit-là, coucha comme la veille chez le docteur.

Etienne, resté seul, au lieu de se mettre au lit, lut et relut le procès qui, dans les annales judiciaires, avait pris le nom de: *L'affaire du pont de Neuilly*.

Dès le point du jour il réveilla le mécanicien.

—Nous allons rue de l'Université? demanda ce dernier.

—Oui... Nous emporterons une provision de linge que je viens de préparer...

sab
ne
bon
ma
fille
là-b
ses
pre
d'al
Ch
I
une
C
y m
l'or
ver
dit
T
de v
dan
L
nan
Il
des
coch
le ju
lage
sera
jeun
N
s'int
le p
Sain
Il
don
E
C
pou
Il
lour
L
très
et de
D
dans
Il
pens
Le
rez-d
A
deux
man
A
mun
que,
Ce
du di
trete
O
couch
amer
sera
eend
Et
bre.
ou fa
pond
votre
feriez
Da
cham
—
—
Pier

—Bon; mais n'oublions pas une chose indispensable...

—Laquelle ?

—Une fois Mlle Berthe dans le pavillon, nous ne pourrons la laisser seule, et, malgré toute ma bonne volonté, je ne puis me constituer garde-malade...

—J'ai pensé à cela... Ma servante est une brave fille absolument dévouée : elle nous accompagnera là-bas, se chargera de tout préparer et donnera ses soins à Berthe... Pendant son absence je prendrai une femme de ménage...

—A merveille. Quand partons-nous ?

—Tout de suite, car je ne puis me dispenser d'aller ce matin faire mon service à l'hospice de Charenton... Vous reviendrez m'attendre ici...

La domestique d'Etienne était allée chercher une voiture.

On y plaça le paquet de linge ; les deux hommes y montèrent avec Françoise et le cocher reçut l'ordre de les arrêter au coin de la rue de l'Université et de la rue Bac.

—Nous ferons par prudence le reste à pied... dit Etienne à René.

Trente-cinq minutes plus tard ils descendaient de voiture, et le cocher payé largement s'éloignait dans la direction des quais.

Le docteur connaissait le petit hôtel appartenant au duc de la Tour-Vaudieu.

Il l'avait visité un jour en compagnie de Henri. Il n'eut donc point à chercher et, choisissant une des clefs du trousseau, il ouvrit la petite porte cochère.

—Mais c'est superbe ! dit René en admirant le jardin planté de grands arbres dont les feuillages rougissaient et jaunissaient déjà. Mlle Berthe sera ici comme une princesse !...

—Oui... pourvu qu'elle vive... murmura le jeune médecin avec mélancolie

XXVII

Nos lecteurs ont vu George de la Tour-Vaudieu s'introduire la nuit dans le pavillon pour gagner le passage secret conduisant à l'hôtel de la rue Saint-Dominique.

Ils savent qu'un perron de quelques marches donnait accès dans le vestibule.

Etienne introduisit René et Françoise.

Celle-ci s'empressa d'ouvrir toutes les fenêtres pour chasser de chaque pièce l'odeur de renfermé.

Il faisait un temps superbe, quoique un peu lourd.

Le soleil se levait dans un ciel pur, et ses rayons très chauds, dorait les cimes des vieux tilleuls et des marronniers séculaires.

Des myriades d'oiseaux pepiaient joyeusement dans le feuillage et sur le sable des allées.

Il me semble que tout cela est de bon augure pensait René Moulin.

Le pavillon se composait, outre le sous-sol, d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage.

Au rez-de-chaussée se trouvaient le vestibule, deux salons, une chambre à coucher, une salle à manger et une office.

Au premier étage trois chambres à coucher munies de leurs cabinets de toilette, une bibliothèque, un boudoir et une salle de bain...

Cet intérieur, décoré et meublé dans le style du dix-huitième siècle, était admirablement entretenu.

On visita toutes les pièces.

—Nous placerons Berthe dans la chambre à coucher du rez-de-chaussée, dit Etienne après examen ; quand elle pourra marcher un peu il lui sera plus facile d'aller au jardin, n'ayant à descendre que les quelques marches du perron.

Et il enjoignit à Françoise de préparer la chambre.

—Monsieur le docteur, demanda la servante, où faudra-t-il me loger ?

—Cela dépendra de l'état de notre malade, répondit le jeune homme ; si cet état nécessitait votre présence continuelle à son chevet, vous vous feriez un lit sur ce canapé...

Dans le cas contraire vous prendrez une des chambres du premier étage...

—Bien, monsieur le docteur.

—Maintenant, ma fille, ajouta le neveu de Pierre Lorient, je vais vous adresser une recom-

mandation de la plus haute importance, qu'il faudra suivre religieusement...

—Ah ! monsieur le docteur, vous pouvez y compter...

—Quand vous sortirez dans le quartier pour acheter vos provisions, il est possible qu'on vous questionne...

—C'est même certain... interrompit Françoise, le monde est si curieux,

—Vous répondrez du ton le plus naturel que vous êtes au service d'une vieille dame très malade arrivant de province...

—Oui, monsieur le docteur...

—Et n'oubliez pas que personne au monde, sauf M. René Moulin et moi, ne doit, sous un prétexte quelconque, pénétrer dans le pavillon ni même dans le jardin. Voilà votre consigne.

—Je la garderai comme un soldat...

—Je le sais et j'y compte. Maintenant mettez tout en ordre, et attendez-nous.

Etienne et le mécanicien quittèrent le petit hôtel.

Nous avons laissé Théfer espionnant le nouvel inspecteur de la sûreté, Plantade, pour connaître sa demeure, et nourrissant à son égard des intentions fort peu bienveillantes.

Quoiqu'il fût absolument sûr d'avoir bien pris ses précautions, les faits qui venaient de se produire étaient de nature à lui causer de vives inquiétudes et même une certaine épouvante.

La perspicacité merveilleuse de Plantade était incontestablement dangereuse.

L'agent secret, ayant trouvé moyen de découvrir l'endroit où le fiacre numéro 13 s'était arrêté sur le plateau de la Capsulerie, ne parviendrait-il pas à savoir quels hommes avaient agi, et quel but les faisait agir ?

Une telle supposition n'offrait, en somme, rien d'inadmissible, quoique sa réalisation semblât fort improbable.

Bref, Plantade faisait peur à Théfer...

En conséquence ce dernier comptait bien surveiller tous ses mouvements ; au besoin lui barrer le chemin et, s'il le fallait absolument, supprimer le péril en supprimant l'homme.

Il se souvenait des paroles de Claudia Varni, paroles dont voici le sens, sinon le texte exact :

—Vous êtes pris dans un engrenage où vous serez broyé si vous ne le brisez pas !...

Aussi comptait-il bien le briser.

Était-il opportun de prévenir le duc de la Tour-Vaudieu et mistress Dick Thorn de ce qui se passait ?

Théfer se posa cette question et la résolut négativement.

A quoi bon se presser ? Il serait toujours temps de mettre les deux complices sur leurs gardes.

Ses fonctions nouvelles d'inspecteur des garnis lui laissaient la libre disposition de tout son temps pour épier Plantade et chercher Jean-Jeudi, les deux êtres de Damoclès suspendus, l'un sur sa tête, l'autre sur celle du sénateur et de Claudia.

Il employa sa soirée à parcourir divers endroits suspects où il espérait, sinon trouver le voleur émérite, du moins obtenir sur lui et sur ses habitudes des détails précis qui pourraient le guider.

Espoir déçu. Le policier rentra bredouille dans son logis de la rue du Pont-Louis-Philippe.

Peut-être, pensait-il, Jean-Jeudi, riche des cent mille francs-volés, avait-il passé la frontière...

Si cela était, rien à craindre de lui, du moins pour le moment.

Mais comment le savoir ?...

Théfer regretta très amèrement sa position perdue.

Quand il était inspecteur de la sûreté il pouvait correspondre avec les principaux agents des grandes villes de l'étranger et leur demander des renseignements.

Désormais, à quel titre s'adresserait-il à eux ? Il n'y fallait plus songer.

Il s'endormit cependant et fut obsédé par un cauchemar qui, pour peser lourdement sur sa poitrine, prenait la forme de Plantade.

Debout dès neuf heures du matin il se grima avec son talent habituel, se donna la mine et l'allure d'un bon bourgeois dont il revêtit aussi le costume, et prit le chemin de la rue Git-le-Cœur.

En face de la maison où demeurait l'agent qui venait de le remplacer dans son emploi se trouvait une crémérie.

Théfer y entra et se fit servir à déjeuner, en ayant soin de se placer près de la fenêtre et d'écartier un peu le rideau de mousseline jaunie qui masquait les vitres.

De cette manière il pouvait surveiller la porte du nouvel inspecteur.

Laissons-le en observation et pénétrons dans le logis de l'homme qui ne se doutait guère de la haineuse surveillance dont il était l'objet.

Plantade était célibataire et vivait de façon plus que modeste.

Il occupait, au troisième étage, sur le derrière, un petit logement composé de deux pièces.

La première, s'ouvrant immédiatement sur le carré sans la moindre trace d'antichambre, lui servait de salle à manger...

La seconde était à la fois sa chambre à coucher, son salon et son cabinet de travail.

Rien de plus modeste que le mobilier de cet humble logis où brillait une propreté toute flamande.

Un lit de fer ; une table recouverte d'un tapis vert fané ; une bibliothèque de bois peint en noir ; un vieux fauteuil ; une toilette et quatre chaises composaient ce mobilier.

La bibliothèque était garnie de livres de droit, d'ouvrages de procédure, et d'une collection très complète d'annales judiciaires, de crimes célèbres et de mémoires relatifs à la police.

Des papiers symétriquement classés et soigneusement numérotés couvraient la table devant laquelle Plantade, assis dans le vieux fauteuil, travaillait.

La chemise du dossier dont il s'occupait en ce moment portait ces quelques mots, tracés d'une écriture fine et correcte :

"Affaire du fiacre numéro 13."

Ce dossier se composait de pièces assez nombreuses.

Il relisait chacune de ces pièces et prenait des notes.

—Non, murmura-t-il tout à coup presque à haute voix, en martelant ses phrases et les coupant par de petits temps d'arrêt, je n'ai pas fait fausse route, tout me le dit, tout me le prouve...

"Les deux hommes qui ont volé le fiacre et enlevé la femme, jeune ou vieille, n'agissaient point pour leur propre compte..."

"Ils ont été certainement les complices de celui ou de ceux qui voulaient tenir cette femme en leur pouvoir."

"Quel mobile attribuer au rapt ?

"Si la femme était jeune, ce peut être l'amour."

"Si elle était vieille, c'est à coup sûr l'intérêt ou la haine..."

"L'incendie de la maison devant laquelle le fiacre a fait halte ne se peut mettre sur le compte du hasard..."

"Il avait pour but de faire disparaître les traces du crime commis, viol ou meurtre..."

"Mais on s'échappe parfois d'une maison en feu..."

"La jeune femme relevée mourante dans une carrière peut fort bien être la victime de cette tentative d'assassinat..."

"Le problème à résoudre est là..."

"Que dois-je faire ?

"Savoir avant tout qui habitait cette maison du plateau de la Capsulerie ; suivre la piste du propriétaire ou du locataire et celle des malfaiteurs subalternes employés par lui ; reconstituer enfin l'identité de la pauvre créature transportée sans connaissance à l'hôpital..."

"Quel hôpital ?

"Le procès-verbal du commissaire de police ne le dit pas, mais ce sera facile à savoir..."

"La plainte déposée par le cocher Lorient, à propos d'une misérable somme de cinq cents francs volée dans son fiacre, me conduit droit à un drame sanglant, entouré de ténèbres, où je porterai la lumière et qui se dénouera sur les bancs de la cour d'assises."

"C'est ma première affaire... Il faut qu'elle me fasse honneur..."

XXVIII

Après ce monologue haché et vingt fois interrompu, Plantade ferma le dossier du fiacre numéro 13, passa dans la pièce qui lui servait de salle à manger, plaça sur un guéridon un pain,

un morceau de viande froide, une bouteille de vin et déjeuna rapidement...

Il s'habilla ensuite, glissa dans un carnet sa carte d'inspecteur neuve, après lui avoir jeté un coup d'œil plein de tendresse, mit ce carnet dans sa poche et regarda sa montre.

Il était dix heures.

—Je prendrai la voiture de Montreuil se dit-il et de Montreuil j'irai à Bagnolet de mon pied léger...

Il descendit.

Théfer le vit paraître au seuil de l'allée où il s'arrêta, interrogeant le ciel entre les hautes façades des maisons qui même en plein jour assombrissent la laide et étroite rue Gît-le-Cœur.

Le ciel était pur encore, le soleil brillait, mais la chaleur lourde permettait de supposer que l'après-midi ne se passerait pas sans orage.

L'ex-inspecteur avait d'avance payé son modeste repas au gérant de la créméric.

Il se leva et se tint prêt à suivre Plantade.

Ce dernier se mit en marche dans la direction des quais...

Théfer prit chasse en ayant soin de rester toujours à quinze ou vingt pas en arrière.

Après avoir marché pendant trois quarts d'heure Plantade atteignit le remisage des petites voitures de Montreuil.

—C'est à Bagnolet qu'il va, pensa le policier j'y serai avant lui.

Il courut à la plus prochaine station de fiacres, en prit un et dit au cocher :

—A Bagnolet.

Midi sonnait quand il mit pied à terre près des premières maisons du village.

Il avait une forte avance sur Plantade qu'il attendit sans impatience en buvant une bouteille de bière dans le petit café servant de bureau aux voitures publiques.

Au bout d'une demi-heure arriva celle de Paris.

Plantade en descendit, aborda le premier passant trouvé sur son chemin, le salua poliment et causa pendant quelques secondes avec lui, puis, après un nouveau salut, se remit en marche.

Théfer reprit chasse et vit son homme s'arrêter et sonner à une porte qu'il connaissait bien lui-même, celle de M. Servan propriétaire de la maison incendiée.

—Je me doutais que le gredin irait là! murmura l'ex-inspecteur. J'ignore où il a appris le métier, mais il le sait sur le bout de doigt. Patience.

M. Servan reçut immédiatement le visiteur, et avec une aménité de boule-dogue lui demanda ce qu'il désirait.

Plantade voulait aller droit au but.

Il exhiba son carnet, en tira sa carte d'inspecteur de la police de sûreté et la mit sous les yeux du propriétaire ébahi, qui devint aussitôt souple comme un gant.

Les policiers possèdent le privilège d'effrayer même les gens qui n'ont absolument rien à démêler avec la justice.

—Tout à votre disposition, monsieur... balbutia M. Servan; je suppose qu'il s'agit de l'incendie de ma propriété du plateau de la Capsulerie.

—Vous ne vous trompez pas.

—Et que souhaitez-vous savoir de moi à ce sujet ?

—Vous n'habitez point la maison ?

—Non, monsieur; je l'avais fait bâtir par spéculation... (fichue spéculation, d'ailleurs!) et je la louais toute meublée.

—Était-elle louée au moment du sinistre ?

—Oui, monsieur...

—A qui ?

—A un Parisien qui se nomme Prosper Gaucher.

Plantade écrivit ce nom sur son carnet et poursuivit :

—Ce M. Prosper Gaucher était-il votre locataire depuis longtemps ?...

—Depuis quarante-huit heures... Le 18 octobre il me payait une année d'avance et recevait les clefs... La maison brûlait dans la nuit du 20 au 21...

—Ah! s'écria Plantade, incapable de cacher sa joie débordante, j'avais tout deviné! tout compris! On préparait le crime!...

—Le crime!... répéta M. Servan avec une terreur manifeste.

—Oui, monsieur, cela saute aux yeux!...

—Mais ce qu'on me disait hier était donc vrai ? On s'est donc positivement servi de ma maison pour commettre un crime ?...

Plantade dressa l'oreille.

—Ah! ah! fit-il, on vous disait cela hier ?...

—Oui, monsieur... mais je refusais de le croire.

—Qui vous le disait ?

—Deux messieurs...

—De votre connaissance ?

—Je les voyais hier pour la première fois.

—Et que voulaient-ils ?

—Des renseignements, comme vous...

—Sur quoi ?

—Sur M. Prosper Gaucher... sur un certain fiacre dont je n'ai jamais entendu parler, et sur une jeune dame qui avait dû être conduite par le fiacre en question chez mon locataire...

Le nouvel inspecteur dressait l'oreille de plus en plus.

Et certes, il y avait de quoi !!!

N'avaient-ils pas un immense intérêt à retrouver, pour la faire disparaître, la victime échappée de leurs mains et qui pouvait les perdre ?...

—Vous avez renseigné ces messieurs ? reprit Plantade.

—Naturellement... du mieux que j'ai pu.

—Que leur avez-vous dit ?

—L'exacte vérité... Je ne savais rien de la

jeune dame, mais comme on en avait trouvé une aux trois quarts morte, dans une carrière, je leur ai donné le conseil de s'adresser aux ouvriers et de s'assurer si par hasard ce ne serait pas la même personne...

—Et ils l'ont fait ?

—Je le suppose... Ils sont partis d'ici pour cela...

—Comment étaient-ils, ces messieurs ?...

—Très comme il faut et des figures d'honnêtes gens... Ils pourraient bien dans mon idée, être les parents de la jeune dame qu'ils réclament à tous les échos, car ils avaient l'air si désolé que, j'en ai été attendri comme une bête... Le plus jeune avait des larmes aux yeux tout le temps...

Plantade pensa :

—Je faisais fausse route... Ce n'étaient pas les criminels... Ils ne se seraient point donné la peine de jouer pour ce bourgeois la comédie du chagrin et des larmes... Il y a là certainement un mystère de famille que je découvrirai...

Après avoir réfléchi pendant quelques secondes, le nouvel inspecteur reprit :

—Revenons à M. Prosper Gaucher... Le connaissiez-vous avant de l'avoir pour locataire ?

—Ces messieurs me l'ont déjà demandé et je leur ai répondu que non... répliqua M. Servan.

—Vous saviez du moins son adresse ?

—Peut-être me l'a-t-il indiquée, mais je ne m'en souviens pas...

—Vous avez dressé un acte de location ?

—Nullement; j'ai donné une quittance motivée cela suffisait.

—Ainsi, vous avez loué sans aller aux renseignements ?

—Je n'en avais pas besoin puisqu'on me payait d'avance.

—Cet homme vous a-t-il dit quelle était sa profession ?

—Il s'occupait d'expériences chimiques et louait une maison pour y établir un laboratoire.

—Quel âge paraissait-il avoir ?

—Cinquante ans environ...

—Ses manières ?

—Un peu brusques... soldatesques... Il parlait brièvement...

—Était-il grand ou petit ?

—Assez grand, et plutôt maigre que gras...

—Le visage ?

—Sec...

—Portait-il toute sa barbe ?

—Non complètement rasé...

—Rien de particulier dans la prononciation ?

—Un petit zézainement, fort léger du reste...

Plantade tressaillit.

—Ah! ah s'écria-t-il, un petit zézainement...

—Oui, monsieur...

—Fouillez bien votre mémoire... poursuivit l'inspecteur dont une lueur étrange venait de traverser le cerveau. N'avez-vous pas remarqué autre chose ?

—Je me souviens... fit-il ensuite. Oui, j'ai remarqué autre chose.

—Quoi ? demanda Plantade avidement.

—M. Gaucher avait un tic.

—Lequel ?

—Les mouvements des muscles du visage déterminaient une petite contraction de la lèvre et de la paupière du côté gauche.

Plantade se frotta joveusement les mains.

—Je suis sur la piste murmura-t-il à demi-voix cela paraît impossible, et cependant c'est passif. Il ajouta tout haut :

—Prosper Gaucher habitait-il seul votre maison ?...

—Il avait deux domestiques, et l'on croit qu'ils ont péri dans l'incendie comme leur maître.

—Trois d'un seul coup!... c'est trop pour être vraisemblable.

—Les avez-vous vus, ces deux domestiques ?

—Non, mais on me les a décrits.

—Attendez.

—Plantade tira de sa poche une liasse de papiers qu'il feuilleta et parmi lesquels se trouvaient deux signalements ainsi formulés :

“TERREMONDE, 31 ans, taille 1 mètre 70. —

Fluet, maigre, visage glabre.

“DUBIEF, 30 ans, taille 1 mètre 32. — Epais, ventru.”

Il relut ce signalement avec attention.

—Allez, je vous écoute.

—L'un fit M. Servan, du moins à ce qu'on m'a raconté, était un grand gaillard très maigre, une véritable perche, l'autre un petit homme-épais, râblé, dodu.

—Ça s'ajuste comme si c'était fait sur mesure, pensa le nouvel agent de la police de sûreté. Les voleurs du fiacre numéro 13 ne seraient autres alors que Dubief et Terremonde, engagés spécialement pour cette besogne par un inconnu que je connaîtrai bientôt.

Plantade salua M. Servan, quitta la maison et s'engagea dans la grande rue de Bagnolet pour gagner le chemin conduisant au plateau.

XXIX

Il nous paraît superflu d'affirmer à nos lecteurs que Théfer avait repris la chasse.

En voyant la direction suivie par le nouvel inspecteur, il se dit :

—J'y serai aussitôt que lui sans éveiller les soupçons.

Et il prit sa course du côté des fours à chaux.

Plantade, tout en marchant d'un bon pas, réfléchissait, et l'expression d'une joie intime et profonde se peignait sur son visage.

Que de choses il venait d'apprendre!!! Que de découvertes utiles il venait de faire!!

Il ne doutait point que Théfer fût caché sous la personnalité du prétendu chimiste Prosper Gaucher, de même qu'il devinait les complices dans les personnes de Dubief et de Terremonde.

Comment l'ex-inspecteur dont il occupait maintenant la place se trouvait-il uni aux deux misérables pour l'exécution d'un crime monstrueux, et dans quel intérêt ce crime avait-il été commis ?

Voilà le problème dont il fallait trouver la solution; mais il la trouverait, il n'en doutait pas.

A cette première énigme s'en joignait une seconde.

Quels étaient, quels pouvaient être ces deux hommes d'honnête apparence, cherchant la jeune femme victime des trois bandits, et ne cachant ni leur douleur ni leurs larmes ?...

—Ceux-là aussi, je les découvrirai! pensait Plantade... C'est peut-être par eux que viendra la lumière... Justice alors sera faite à tous, et j'aurai débuté dans la carrière par un coup de maître!

Tout en se disant ces choses et beaucoup d'autres qu'il nous paraît inutile de reproduire, il avait atteint le plateau, et bientôt il se trouva en face de la muraille de clôture du jardin de M. Servan.

La porte était ouverte en effet, et la clef manqua à la serrure.

Théfer venait d'émerger du chemin creux au milieu du maigre bouquet d'arbres dont nous avons parlé.

Il vit Plantade entrer dans le jardin et constata l'impossibilité momentanée d'épier ses mouvements.

(A suivre)